

# **LE CONCEPT DE RACE EN ZOOTECHE**

COMPTE RENDU DE LA JOURNEE D'ETUDE

ORGANISEE PAR LA SOCIETE D'ETHNOZOOTECHE

PARIS - 28 NOVEMBRE 1981

© Société d'Ethnozooteche 1982 - ISBN 2-901081-12-6

Couverture : dessin de Luc Ballon

Société d'Ethnozooteche - 25, Bd ARAGO - 75013 PARIS

Ethnozooteche n° 29

30 ans après (pire que les 3 mousquetaires) rien à changer, sinon enrichir de tout ce que je n'avais pu alors intégrer dans article déjà long + tout ce que j'ai appris depuis : terrain, archives, lectures

bbc 2010

## LE CONCEPT DE RACE

## MYTHE RATIONALISTE OU PRATIQUE SOCIO-ECONOMIQUE

B. BESCHE-COMMENGÉ

Centre de sociologie linguistique et dialectologie sociale

U.R.L. 8 du C.N.R.S.

Université de Toulouse le Mirail

*"Une méthode analytique est une langue, et une langue est une méthode analytique".*

LAVOISIER, cité par F. JACOB, *La logique du vivant*, Gallimard, 1970.

I - LE PROBLEME : LES DEUX POLES DU CONCEPT "RACE"

Il n'y a pas de génération spontanée des concepts. Pour une raison simple : les "choses" que ceux-ci instaurent dans le réel profus sont en fait des institutions. Portées par des hommes sociologiquement et individuellement caractérisés, insérées dans des complexes économiques en évolution, ces institutions ne sont d'ailleurs que conjonctions : à tel moment, tels faisceaux de traits s'agglutinent en une configuration neuve pour, donnant à un vieux mot une signification nouvelle, instaurent un nouveau concept. Et les divers traits constitutifs de l'institution ainsi créée ne vont pas tous à la même vitesse : pour de multiples causes - à décrypter - tel individu est en avance sur son temps, ou, à l'inverse, tel groupe continue à accorder à certains traits du concept - voire à l'ensemble de ses traits - les anciennes valeurs que la société englobante ne lui reconnaît plus.

Plus que d'une "archéologie" des savoirs, c'est alors d'une géologie qu'il s'agit : sorte de géodynamique où, pendant un long temps, des strates se superposent sans s'annuler, chacune ayant son histoire propre qui rejaillit sur celles qui l'entourent. Ce sont ces rythmes inégaux, ces fractures sous l'unanimité apparent de la relation concept/réalité, qui constituent la "struggle for life" des concepts. De ce point de vue, la perpétuation d'un concept comme son évolution ressortissent des mêmes processus : le même, comme le différent, suppose une dynamique; synchronie et diachronie ne sont pas deux pôles opposés, l'effort humain par lequel, de génération en génération, un concept reste stable est aussi une histoire. Permanence ni changement ne constituent des données immanentes et tous deux, au même titre, demandent explications.

Le concept de race en zootechnie n'échappe pas à cette dynamique, où rien n'est obligé mais tout est nécessaire. Par l'ampleur et le nombre des variables qu'il met en oeuvre, il constitue même un "site" remarquable où la géologie des savoirs ne se peut concevoir hors d'une inter-disciplinarité vécue. Impossible, bien sûr, de tout en dire ici. En collaboration avec le laboratoire de génétique I.N.R.A. de Toulouse-Auzeville (Responsable : BIBE), l'U.R.L. 8

travaille à l'heure actuelle à explorer ces couches successives et, plus particulièrement, la zone de fracture que constitue, autour du Second Empire, le 19<sup>ème</sup> siècle. C'est en effet alors que l'affrontement - latent depuis le dernier tiers du 18<sup>ème</sup> - entre les divers concepts recouverts par le signifiant "race" prit ce tour conflictuel que, si l'on y regarde bien, il n'a pas encore perdu.

J'ai montré dans le précédent numéro de "Ethnozootecnie" (Bib.1) comment les premiers concours établis en Ariège dès 1823 devaient, pour être compris, se lire à travers ce crible "géologique". En première lecture, les procès-verbaux de ces concours semblaient attester le désordre le plus total dans les processus de dénomination des bêtes primées. En fait, cette apparence cachait une rationalité qui n'apparaissait qu'à condition de prêter au signifiant "race" le sens que lui donnent encore aujourd'hui les éleveurs gasconophones ariégeois. Ce que recouvre le concept gascon "*Era raça*" (prononcer "raço") ce n'est pas, comme le feront les livres de race, une description en traits discrets et pertinents d'un type de bétail normalisé, mais un complexe prenant en compte une série de paramètres liés par des boucles rétroactives : les individus-bêtes dans leur histoire propre, leur ascendance, les qualités individuelles de celui qui les élève, les conditions écologiques et socio-économiques dans lesquelles il pratique son élevage.

De 1823 à 1851, les concours ariégeois montraient alors comment les éleveurs-notables des zones où la révolution agricole était en train de se produire (plaines et bassins) se dégageaient peu à peu de leurs anciennes solidarités avec les éleveurs de la montagne où cette révolution, en grande partie impossible, n'avait pu pénétrer.

Jusque là les contraintes naturelles spécifiques de chacune de leurs propriétés constituaient autant de facteurs limitants qui les obligeaient à tenir compte des complémentarités les unissant, cas par cas, aux autres éleveurs selon le schéma suivant : types de sol et de végétation+climat+exposition = recherche des bêtes adaptées à ces conditions spécifiques. La "nature" était alors la somme de ces contraintes que ne pouvant transgresser l'on tournait par une maîtrise des similitudes et des contraires, une connaissance des complémentarités, bref, une éco-sociologie des échanges qui sous-tend encore le concept "*Era raça*" et dépasse le simple rapport pays naisseur/pays engraisseur, les textes cités en II le montrent clairement. Les éleveurs-notables lancés dans la révolution agricole attendaient de celle-ci qu'elle leur permit de s'affranchir suffisamment de ces contraintes pour ne plus avoir à tenir compte des complémentarités qu'elles rendaient nécessaires. A leurs yeux, ce que l'on a depuis appelé "l'artificialisation des milieux" devait déboucher sur une relative homogénéisation des conditions d'élevage, dont la standardisation des bêtes élevées devenait un corollaire. C'est ainsi que l'on assiste, dans les centres de concours situés dans les zones de révolution agricole et chez les éleveurs qui en sont les promoteurs, à un abandon progressif des "races locales" - qui sont une multitude - pour des "races améliorées" ou "étrangères" - qui ne sont plus que trois ou quatre.

En parallèle, la nécessité de décrire ce bétail en termes discrets se faisait de plus en plus sentir. En effet, insérés jusque là dans des réseaux de solidarité inter-individuelles qui leur permettaient de maîtriser "*Era raça*" des bêtes adaptées à leurs élevages, ces nouveaux éleveurs, en adoptant d'autres types de bêtes, souvent achetées à l'extérieur de leur département ou même à l'étranger, ne pouvaient plus compter sur cet ancien savoir. Ils devaient donc inventer de nouveaux critères de reconnaissance, de nouveaux modes de pensée, en un mot de nouveaux concepts. Point d'orgue de cette évolution : la création des livres généalogiques et l'apparition, sur les affiches annonçant les concours, de descriptions empruntées à ces livres qui, d'entrée de jeu, éliminaient des lots présentés toute bête ne correspondant pas à la norme

ainsi fixée, laquelle, dans ses formes comme dans sa logique, restait, pour la majorité des autres éleveurs, langue étrangère (et peut-être nuisible ? Cette interrogation - pour laquelle je n'ai pas de réponse toute faite - peut sembler brutale; elle rejoint en fait un vaste débat contemporain : quel développement pour les zones dites "défavorisées" ?).

Enfin, comme toujours lorsqu'il est question de "pureté", "abâtardissement", ou "dégénérescence" des races - mots qui abondent dans les écrits zootechniques du 19ème - cette évolution s'accompagna d'une part importante d'irrationnel, indépendamment des conditions objectives desquelles elle semblait tirer sa rationalité :

- . discours fantasmatiques sur l'histoire et sur les caractéristiques physiques des races, qui varient en fonction de la position socio-économique de celui qui écrit (cf par ex., bib.1, p.64);
- . Mythe d'un âge d'or perdu où les bêtes présentaient toutes les qualités qu'elles ont perdues depuis;
- . méconnaissance, inconsciente ou volontaire, des conditions objectives dans lesquelles travaillaient les éleveurs continuant à raisonner selon le concept "*Era raça*" et des logiques pratiques mises en oeuvre pour répondre à ces conditions (on trouvera un exemple de cette déformation voulue en bib.2, p.64-66; elle repose, entre autre, sur une mise à l'écart des rapports de terrain ne correspondant pas à l'image que l'on veut donner de la réalité).

Sur le plan concret tout cet attirail, parfois puéril, toujours désolant, se traduit par l'importation, dans les pratiques des éleveurs résistant à cette normalisation, de modèles qui leur étaient étrangers et qui contribuèrent à déstabiliser les équilibres, complexes donc fragiles, que constituaient leurs pratiques.

Je résume ici une histoire, peu simple, sur laquelle notre équipe est en train de travailler. Mais plus nous avançons, plus cette esquisse, établie à partir de documents dépouillés pour l'Ariège, se confirme : cf. "le dossier de la race bovine gasconne", établi pour le Gers par D. BEGUE, et, pour la Corrèze, "le dossier de la race bovine limousine", par D. DECOMPS (bib.3), M. LAUTREN, pour l'Aude, est en train de constituer un dossier analogue.

L'histoire de l'apparition du concept "race" en zootechnie tel qu'innocemment nous le pratiquons aujourd'hui, fait qu'il est impossible de le considérer comme un concept naturel, neutre, ni même scientifique. Rationalisation nouvelle dans le cadre de l'évolution des pratiques de certains, il fut le produit de cette évolution non-harmonique, de cette lutte, où si ceux-ci l'emportèrent c'est que d'autres perdirent, sans que cette victoire ni cette défaite n'eussent été naturellement inscrites dans la réalité zootechnique. Et l'invention, au cours du 19ème, des races bovines et ovines sous les dénominations qui sont restées celles que connaît notre siècle, cette invention est consubstantielle à l'émergence de ce nouveau mode de pensée face à une réalité différente - à une "nature" différente, dans le sens que MOSCOVICI donne à ce terme (bib.4) - qui pour fonctionner autrement n'en fonctionnait pas moins.

Afin de donner un peu plus de corps à mon propos, je voudrais maintenant donner simplement à lire quelques textes qui, face au concept dominant "race 2" connu ici de tous, éclairent le concept dominé "race 1", lié aujourd'hui, et ceci n'a rien d'étrange, à la langue dominée : le gascon "*Era raça*".

## II - LES TEXTES : UNE PERMANENCE NECESSAIRE.

Deux volets : le 18ème siècle (A); aujourd'hui (B).

- . Donc, aujourd'hui, ici ou là, encore et malgré tout : "*Era raça*".
- . Ce concept se présente comme un ensemble de plusieurs paramètres définis

ci-dessus.

. Il fonctionne dans le cadre d'une éco-sociologie de la production animale et des échanges qu'elle nécessite et qui la justifient.

A) - LE 18ème SIECLE : EMERGENCE DU CONFLIT.

En 1770, paraissait à Compiègne un gros ouvrage de 891 pages : "Traité des Bêtes à laine et méthode d'élever et de gouverner les troupeaux aux champs et à la bergerie". Sa rédaction avait été précédée d'une minutieuse enquête de terrain étendue à tout le Royaume et qui avait duré huit ans. Son auteur, CARLIER, ne peut être suspecté de misonéisme dogmatique; c'est lui qui, en 1761, alors que *"l'Angleterre et l'Espagne étoient en guerre"* et afin de *"fournir à l'Espagne des étoffes/de laine/ rares pareilles à celles de l'Angleterre"* conseillait à M. BERTIN, alors Contrôleur général des finances, à la fois *"le perfectionnement des races de Flandre"* et *"l'importation des races anglaises dans le Cotentin"*. Avant de continuer, une précision linguistique est ici nécessaire : un certain flou sémantique entoure, chez CARLIER, les trois mots "race", "espèce", "branche", dont les emplois sont souvent commutables. L'erreur de lecture serait - comme à propos des textes oraux contemporains cités en B - de projeter ce flou terminologique sur le concept directeur déterminant les classifications zootechniques, lequel, tout au long des 891 pages du traité, reste celui que perpétue le gascon *"Era raça"*. Et voici ce qu'écrivit CARLIER :

*"Il en est à peu près des bestiaux comme des arbres, dont on n'a qu'une idée superficielle, lorsqu'on s'en tient aux apparences du feuillage & de l'écorce. C'est par les racines & par les fruits qu'il faut juger de leurs natures, de la vigueur & du prix."* (P.760).

Ce qui l'amènera à définir ainsi sa méthode :

*"Pour/ faire le dénombrement & la description/des races ovines françaises/ s'il ne s'agissoit que de désigner chaque espèce par la longueur du corsage, il seroit facile d'épuiser la matière avant de terminer ce chapitre",* et il faut être ici très attentif à l'ordre dans lequel CARLIER nous donne les divers paramètres qui vont guider sa "classification des espèces", car cet ordre n'est pas un simple plan de présentation mais il établit une chaîne de dépendances qui commandera tout le plan de l'ouvrage : *"L'exactitude du travail demande des éclaircissements sur la situation & sur la production des lieux, sur la nature des pâturages, sur l'origine & sur la propriété des races, sur la manière de les gouverner particulière aux cantons, sur la qualité & sur l'emploi des laines dans les Manufactures"*. (P.93).

Ce serait faire un autre contre-sens que de considérer cette méthode - volet théorique du traité - comme une simple abstraction. Si la notion de "race" ne vient ainsi qu'en troisième position, c'est que cet ordre du discours est d'abord celui des pratiques, et celles-ci seront, en dernière instance, le vecteur cardinal des classifications proposées : *"toutes nos races de Bêtes à laine ne peuvent être soumises à un juste examen qu'en les passant successivement en revue dans les territoires qu'elles occupent"* (p.585), *"le nombre des races intermédiaires est prodigieux. Elles varient à raison des pâtures & des fourrages"* (p.70).

Ainsi CARLIER distinguera, par exemple, deux des races du Languedoc en adoptant, comme critères discriminants de même rang, types de parcours et caractéristiques physiques des bêtes, ce qui peut nous paraître surprenant : *"Les moutons du Vallespir tiennent beaucoup de ceux du Rival & de La Salanque par le corsage & la toison. Ils en diffèrent - on s'attend à des caractères physiques ou, à la rigueur éthologiques, mais il continue : en ce que ces derniers passent toute l'année dans leurs gras pâturages, au lieu que ceux du Vallespir vont l'été à la montagne"*. (p.600).

La logique qui commande ici n'est pas celle d'une systématique fondée sur des homologies ou des analogies entre formes ou organes. Si CARLIER raisonne ainsi, c'est que la classification qu'il propose, basée sur des pratiques, doit, par là-même, avoir des conséquences pratiques; il les explicite d'ailleurs très clairement dans divers passages destinés aux éleveurs désireux de renouveler leur cheptel : *"Au défaut d'un nombre suffisant de bêtes indigènes, c'est une coutume fondée sur l'économie rurale d'avoir recours à des espèces homologues"* (p.761); et où chercher cette homologie? Dans les formes? Dans les organes? Non, l'éleveur la trouvera en prenant soin : *"d'examiner & de comparer la nature des lieux d'où l'on tire les troupeaux de remplacement avec celle des endroits où on doit les établir"* (p.427) car *"tout territoire n'est pas propre à tous les genres de production, même dans les contrées les plus fertiles"* (p.584). Et, poussant plus loin, CARLIER conseillera à ces éleveurs d'acheter *"dans les Fermes les qualités & espèces dont ils ont besoin. Ce commerce n'est pas aussi commode que celui des Marchés, mais il est plus sûr, parce qu'il est assez difficile de reconnaître aux signes extérieurs un bon mouton de nourriture & de savoir si le pâturage où on doit le placer est semblable à celui où il a été élevé"* (p.424-425, souligné par moi).

On aura reconnu dans ces citations tous les paramètres de cette éco-sociologie des échanges dont j'ai montré, dans des travaux antérieurs (bib. 2 et 5), qu'elle était caractéristique de l'unité de production élargie qui, aujourd'hui, regroupe en Ariège les diverses unités de production domestique des éleveurs intéressés à la survie non pas "de la race" mais "d'era raça" castillonnaise. (Les textes oraux cités en II-B précisent tout cela).

Si des ovins nous passons aux équins, ces mêmes paramètres se retrouvent dans le "Mémoire de M. le Vicomte de Polignac au sujet de l'établissement des Etalons dans la province de Languedoc", présenté en 1764 aux Etats de cette province - je remercie M. LAUTREN d'avoir bien voulu me faire profiter de ce manuscrit, extrait de son travail en cours -.

Faisant un bilan critique des actions d'amélioration engagées au Siècle précédent, le 17ème donc, le Vicomte écrira, à propos de certains diocèses du bas-pays :

*"On a prétendu que le païs étoit Bas, humide, gras et malsein, que les chevaux ainsi que les habitans devoient se sentir de la graisse de la terre. /Mais on trouve ailleurs/ des païs gras et humides. L'on y eleve cependant de tres bons chevaux pour le Trait, pour le Service de la Cavalerie de l'Artillerie, des vivres et des gros charrois. /.../. Si la france en retablissant ses haras n'avoit en vue que de formér de chevaux fins, et seulement pour lagrement on pourroit pensér que le païs dont je parle ne seroit pas aussy propre a remplir cet objét que le païs montagneux dont j'ai donné la description mais on ne se Borne pas, sans doute, a formér des eleves de chasse et de maitre. il faut pourvoir a tous les Besoins, et la province doit séstimer heureuse davoit de terrains differends, propres a nourrir toute espece de chevaux. /.../. Les chevaux de trait Reussiront aux embouchures des Rivieres, et les Chevaux fins dans les parties superieures, parceque les fourrages y sont plus fins. /.../. elle ne fut pas faite sous M. de Colbert cette observation ny sur cette Riviere ny sur les autres de façon qu'on se souvient d'avoir vu des étalons espagnols dans des lieux ou il n'auroit falu placér que des étalons pour le Trait, et ceux propres a ce service ne furent point choisis pour contrastér avec la nature du sol".*

Et les commissaires du diocèse de Narbonne, chargés de donner leur avis sur ce mémoire, renchéiront dans une formule digne de CARLIER : *"chaque Espèce peut venir indistinctement dans tous les lieux, mais tous les lieux ne sont pas également propres a élever et a nourrir chaque espèce"*.

Dépassement des contraintes naturelles selon un jeu de complémentarités

d'où les classifications proposées tirent leur cohérence, le problème qui se pose ici dépasse le simple mot "race".

Il est celui, plus général, de toute taxinomie : quels paramètres retenir pour distribuer en classes finies l'infinité des êtres? CARLIER, pour sa part, est très conscient de cette difficulté, qui n'est pas que théorique. Ainsi, pages 73-74 de son traité : *"Les espèces se distinguent par la longueur du corsage, par la grosseur & par le poids, par la couleur & par la qualité de la laine. Les pâturages les forment et les entretiennent. /.../. Les pâturages dépendent des climats".* - ce qui nous donne, en rétablissant l'ordre des dépendances : climat --> pâturages --> espèces - "Cette diversité de températures nous prive à la vérité de la facilité de pouvoir rappeler toutes nos branches de Bêtes à laine à des races primordiales, & présenter un tableau aussi suivi de leur différence & de leur gradation que si elles changeoient proportionnellement en augmentant ou en décroissant par degrés de latitude".

Hors, dès la fin du 18ème déjà, ce point de vue du praticien va se trouver confronté à celui du systématicien. Ainsi, CUVIER, en 1795, dans son "Mémoire sur la structure des vers ..." définira en ces termes sa méthode générale : *"Je n'ai pas jeté cette esquisse de division pour servir aux commerçants à trouver le nom des espèces : qu'ils emploient pour cela tel système qu'ils trouveront le plus facile; cela est juste. Mon but a été de faire connaître plus exactement la nature et les vrais rapports des animaux à sang froid en réduisant à des principes généraux ce que l'on connaît de leur structure et de leur propriété"*.

Si CUVIER a sans doute raison d'écarter ainsi les systèmes des commerçants pour les besoins de sa recherche spécifique (les "vrais rapports des animaux" entre eux), CARLIER, lui, a de toute aussi bonnes raisons de les intégrer à son étude dont les objectifs sont différents (les vrais rapports entre l'animal et son milieu, au sens large du mot). Il le proclame d'ailleurs dans un paragraphe d'une grande pertinence linguistique : *"L'usage qui est le tyran des langues, règle aussi la valeur & la propriété des noms, qu'il étend quelquefois au delà de leurs significations naturelles & primitives. Les commerçants en troupeaux usant de cette licence, ont coutume de donner le nom de mouton Sologneau aux espèces de l'Orléanois, du Blaisois & du Gatinois. Nous les imiterons avec d'autant plus de raison, que toutes ces races ont effectivement beaucoup de rapports entre elles"*, et, une fois de plus, c'est dans le milieu que CARLIER situera ces rapports : *"Ces pays jouissent également d'un climat favorable & d'une excellente température /.../. Il n'y a d'élévation que des pentes très-douces qui règnent des deux côtés des rivières"* (p.720). Bien qu'ils écrivent tous deux dans le français limpide du 18ème, c'est une langue différente que parlent ces deux hommes.

Et H. DAUDIN, auquel j'ai emprunté la citation de CUVIER, ajoutera : *"CUVIER et ses contemporains n'essaient pas d'eclairer leur analyse des formes et des dispositifs organiques par des expériences même élémentaires : ils ignorent les réactions spéciales aussi bien que le comportement habituel de la plupart des animaux qu'ils décrivent et qu'ils classent. /.../. C'est au Muséum exclusivement, et d'après un examen anatomique tout à fait étranger à l'observation des moeurs de l'animal vivant dans son milieu, qu' /ils/ reconnaissent le régime des Mammifères"* (bib. 6; p.227 pour la citation, p.99 et 153-154 pour le reste).

On sait, bien sûr, que *"l'attention de CUVIER /fut/ dès l'origine tournée vers la fonction"* (H. DAUDIN, p.62, note 3); cependant, si CUVIER prend ainsi en compte les fonctions et le genre de vie, ce n'est jamais pour eux-mêmes, mais en tant qu'opérateurs rendant fonctionnels pour la classification et non pour l'usage tels ou tels organes, telles ou telles caractéristiques physiques. Sur ce plan, aucune rupture entre le CUVIER de 1795 et celui de 1817 : le premier écrit : *"Si nous considérons /../ les divers organes d'un animal nous en*

trouverons qui constituent son existence, considérée isolément, d'autres qui le mettent en relation avec les autres êtres. Il est aisé que ces derniers organes doivent céder aux premiers : car l'animal est d'abord, puis il sent et agit" (souligné par moi); cette conception, encore philosophique, dont on comprend qu'elle ait pu, en son temps, irriter des praticiens comme DAUBENTON ou VICQ D'AZIR, se retrouve, érigée en méthode, dans les écrits de 1817 : "on ne peut prendre les caractères dans des propriétés ou dans des habitudes dont l'exercice soit momentané, mais ils doivent être tirés de la conformation" (cf. H. DAUDIN, op. cit. toute la seconde partie, dont p.48, note 2, pour la première citation; pour la seconde : première partie, p.100, note 2).

En fait, que l'on classe, comme LAMARCK, les animaux selon leur apparence externe - les mollusques, par exemple, d'après leurs coquilles - ou comme le fait CUVIER, en fonction des "affinités de leur organisation interne", du point de vue où se place CARLIER tout cela n'a qu'une importance secondaire. Pour lui, le problème n'est pas de dresser un "arbre phylogénique" des espèces, mais, homme de terrain, il s'interroge en termes de terrain sur des problèmes de terrain. C'est cette volonté concrète qui le rend plus proche du généticien des populations - notre contemporain - que de CUVIER - son contemporain. Lorsque A. JACQUARD écrit, en 1978 : "toute analyse génétique d'un caractère quantitatif n'a de sens que dans un milieu donné : aucune transposition dans un autre milieu n'est possible" (bib. 7, p.147), il suffit de changer quelques mots pour retrouver CARLIER, tel que je le citai plus haut : "toutes nos races de Bêtes à laine ne peuvent être soumises à un juste examen qu'en les passant en revue dans les territoires qu'elles occupent".

Bien sûr, deux siècles séparent ces deux phrases, et deux siècles qui, sur le plan scientifique, pèsent plus lourd que les dix sept séparant CARLIER de COLUMELLE. C'est dire que cet écart a créé un bouleversement irréversible des contextes culturels (au sens large) dans lesquels chacun d'eux se situe, et il serait absurde de présenter CARLIER comme un prédécesseur de JACQUARD! Un autre généticien contemporain, F. JACOB, a bien montré la vanité de telles filiations (cf. bib. 8, "La logique du vivant", p.18, 19 et suivantes); et c'est à lui qu'il revient d'ailleurs de nous donner la clef nous permettant de tirer la leçon de toute cette histoire : "En Mendel, viennent se rencontrer les deux courants qui mènent à la constitution d'une science de l'hérédité : le savoir pratique de l'horticulteur et celui théorique de la biologie" (op.cit., p.221). Tout est là : si CARLIER ne peut, et pour cause, connaître la biologie, il maîtrise cependant suffisamment "le savoir pratique" pour que son traité continue à nous apprendre quelque chose et fasse ainsi écho, deux cents ans après sa parution, à nos préoccupations contemporaines. Et, si une certaine permanence doit être recherchée quelque part, ne réside-t-elle pas, en fait, dans les nécessités auxquelles ce savoir obéissait, qui devaient être quand même suffisamment profondes pour qu'on retrouve les logiques qui les sous-tendent dans les textes oraux que je vais citer maintenant.

Quant aux éleveurs-notables du 19ème, inventeurs des races normalisées ("une seule tache sur les muqueuses est un signe d'impureté"), leur erreur n'a-t-elle pas été de mêler deux "langues", là où CUVIER lui-même reconnaissait la spécificité de chacune d'elles. Ils se firent ainsi, dans un domaine régi par des pratiques vivantes, les promoteurs d'un système pour lequel : "il n'y /avait/ pas encore de grandes fonctions nécessaires à la vie, /mais/ des organes qui fonctionnent" (F. JACOB, p.43).

Ils poussèrent même jusqu'au dogmatisme cette attitude systématique, et ce mécanisme leur sera reproché par certains des leurs : "Attention de ne pas assimiler les êtres animés aux machines industrielles sans tenir compte des lois qui régissent les uns et les autres" (R. LAFOSSE, 1857, Journal d'Agriculture pratique de l'Ariège et de la Haute-Garonne). Mais ceux-là ne seront pas écoutés; ou trop tard, et les croisements désordonnés qui suivirent l'introduction des races "étrangères" ou "améliorées", auront alors entraîné une telle pagaille

que les livres de race resteront, pour ces notables coupés de leur base, un mal nécessaire, tandis qu'ailleurs, nous allons le voir, d'autres éleveurs, bien que secoués par cette vague de fond, essaient tant bien que mal de maintenir un autre cap.

#### B) - AUJOURD'HUI : LES FILS DES BERGERS.

En octobre 1980, Vincent Coumes Barratch, à la Soumère (Sentenac d'Oust - Ariège), me disait : *"Ce qui compte, c'est la géographie et les hommes qui sont dessus. Autrefois, on n'avait pas besoin de livres, ni de carnets d'agnelage : les éleveurs, et de Perpignan à Bayonne ils sont tous pareils, ils les avaient dans la tête. Une bête vue, elle était photographiée, comme toi avec ton appareil. Tout ça, c'étaient les initiés. Et il y en a de moins en moins. C'est comme un instinct, ça ne s'apprend pas. Si, ça s'apprend si tu veux, mais c'est comme le petit chien qui voit faire sa mère, qui la voit sentir, et qui fait pareil".* Je n'avais pas encore lu CARLIER, et j'ignorais que page 122 de son traité il avait écrit, déjà : *"La théorie toute seule ne peut jamais former un bon Praticien./.../. La meilleure école est celle des Vagans que les Bergers experts prennent à leur service et avec lesquels ils partagent leur fonction. Les fils de Bergers ont le même avantage".*

Il fallait bien, ici, dire, au moins en passant, qu'il existe aussi, *"Era raça"* des grands Bergers.

Par ailleurs, il est difficile de pondre des morceaux d'oeuf! Le corpus oral recueilli sur ces problèmes forme un tout indissociable : plus de 300 pages de transcriptions. Le choix qui va suivre essaie de ne pas trahir, il trahit quand même. L'ensemble des textes sera publié en son temps. En outre mes enregistrements sont effectués en gascon. Or cet article doit être court, et il a fallu faire un second choix : peu en bilingue, ou plus, rien qu'en français. J'ai choisi plus, et c'est une autre trahison. Cependant quelques remarques sur des termes gascons intraduisibles sont un préalable nécessaire à la compréhension de ces grands textes oraux.

#### B - 1 : deux autres concepts.

Dans la zone du gascon ariégeois où je mène des enquêtes systématiques, deux concepts constituent les pôles entre lesquels s'échelonnent tous les types de sol, d'herbe, de climat et de bétail :

- . le "GLAP"; il se matérialisera, dans les textes, à travers les mots : glap, glapère, mou, dou, humide, gras (cf. de POLIGNAC : *"la graisse de la terre"*), faible, frais, fertile, qui produit du lait, qui annonce un temps doux, etc...
- . le "REYCH", à travers les mots : rèych, dur, rude, résistant, sec, séché, aigre, maigre, moins de lait, etc...

Les courtes citations ci-dessous ne permettront pas de comprendre exactement ces concepts, mais cela n'a guère d'importance : du point de vue de l'éco-sociologie des échanges qui nous préoccupe ici, c'est la logique à la base du réseau de relations les unissant qui nous intéresse plus que les sens que l'on peut leur prêter : ceux-ci sont d'ailleurs fonctions de celle-là.

a) - *"L'herbe glape elle est toujours glape, elle te fera du bétail glap, seulement il faut qu'elle soit employée comme il faut. L'herbe rèych c'est de l'herbe rèych, elle te fera du bétail rèych, elle te fera du bétail plus rude, seulement elle ne te développera jamais du bétail comme le fait le terrain doux".*

b) - *"Les terres de Marcel, là-bas, elles sont glapes si tu veux, mais elles n'ont pas la même douceur que nos parcelles de La Inlo ou du Lamari ici. Ici, tu l'as glap en veux-tu en voilà, pour ainsi dire ce n'est que de la boue, trop même, c'est un terrefort d'argile. Tandis que chez lui, cette parcelle que je te*

*dis, c'est sableux, un peu, sans trop*

MOI = *c'est plus doux?*

ADRIEN = *c'est plus rêych! Un terrefort qui retire davantage sur celui du Fossat. /Il s'agit ici d'un canton de la Basse-Ariège/.*

#### B - 2 : une institution.

Dans l'organisation collective des pâturages d'été, la pario était l'institution clef. Elle n'existe plus dans la forme que décrit ici ADRIEN, mais les éleveurs concernés continuent à régler entre eux le même type de problèmes à travers d'autres structures de décision moins institutionnalisées.

*"La pario, c'était le jour où nous faisons la réunion pour savoir qui monterait. C'était le lendemain de Pâques, le lundi de Pâques, toujours. Chacun prenait chez lui un saucisson, du lard et des oeufs - les oeufs selon les possibilités de la maison. Et nous allions nous faire cuire tout ça à l'auberge, chez Séris, à Sentenac /Lieu neutre, où chacun pouvait donc se rendre sans s'arrêter aux brouilles familiales, et tenir des discours critiques à l'égard de chacun, sans être limité par les égards dus à celui qui reçoit/. C'est là qu'on discutait de tout : il fallait savoir combien il y aurait de vaches, vaches de lait et les autres, la quantité de bétail, et quel bétail, qui fournirait les taureaux et les béliers, combien l'on achèterait de cochons, tout, on décidait de tout".*

Là encore CARLIER avait déjà souligné l'importance des réunions entre bergers dans les processus de détermination d'un bétail adapté à un lieu donné :

*"C'est un usage très louable établi dans plusieurs Provinces que les Bergers d'un même arrondissement s'assemblent à l'issue de la Messe /.../ pour conférer sur l'état de leurs troupeaux et pour se donner des avis réciproques". (p.123).*

Glap, rêych, la pario, ces trois notions précisées il sera maintenant possible de mieux comprendre les textes suivants :

#### B - 3 : les ovins.

Roujo, cari-blancos, létrados etc... tous ces termes intraduisibles désignent divers rameaux d'une population ovine devenue "la race castillonnaise", alors que Castillon n'était que le foirail les rassemblant. Entre eux les éleveurs ne parlent jamais que de "*era raça de Bemala*", "*era raça de Coledos*" etc... Castillon étant sur les bords du Lez, qui naît dans une vallée où le rameau rouge était dominant, l'on en conclut qu'il existait une "race castillonnaise" et qu'elle était rouge. Ceci ressemble à une caricature, c'est pourtant la réalité. Face à des situations identiques, CARLIER, meilleur connaisseur, écrivait : "*Le mouton de Faux ne fait pas race, c'est à dire qu'il ne tire pas sa dénomination d'un territoire ou d'une Province*" et il expliquait que Faux n'était qu'un lieu de marché "*à cinq lieues de Tullès*" (p.660); de même, p.786 : "*Les Bouchers de Paris et de l'isle de France étendent/le/nom/de mouton Verin/ à toutes les espèces de Bêtes à laine qu'on expose en vente dans les marchés du Verin*".

Or, si la partie ouest de la montagne ariégeoise, où l'on parle gascon, rassemblait ainsi à Castillon sa population ovine, à l'est du département, où l'on parle languedocien, le foirail de Tarascon regroupait une autre population dont un seul des rameaux la composant fut, dans les années 1920, autorisé à répondre à l'appel "race tarasconnaise". Vicdessos et Massat, dont il sera question ci-dessous en b et d, sont situés dans cette aire d'attraction.

Entre ces deux pôles, le gros bourg de Seix est doublement intermédiaire : son parler est interférentiel gascon/languedocien, ses habitants sont en contact avec ces deux populations ovines.

Les textes ci-dessous éclairent la manière dont, de façon absolue jusqu'à l'entre-deux guerres, aujourd'hui de façon plus floue, fonctionnait dans ce cadre

l'éco-sociologie des échanges. Il faut préciser que les analyses qui vont suivre ne sont pas le fait d'un habitant de Sirius. Le point de vue est celui d'un élève de La Soumère (Sentenac d'Oust), âgé de 73 ans, Adrien CÔUMES JANPAOU, dont le fils, Urbain, et la belle-fille, Yvette, sont aujourd'hui les chevilles ouvrières des opérations de sauvegarde de la castillonnaise. A leur égard, la dette de l'U.R.L. 8 du C.N.R.S. est incommensurable, et il était juste que leur nom figurât ici à côté de celui de CARLIER.

a) - Où l'on voit à l'oeuvre le glap et le rêych au niveau d'un parcellaire :

MOI = j'entends toujours parler de bêtes plus douces que d'autres. Qu'est-ce que ça veut dire ça?

ADRIEN = ça, il faut que tu le comprennes : douces, c'est le terrain qui les en rend. C'est comme les brebis qui sont ici, à Coume Majou, si je les gardais tout le temps rien qu'au Lamari, là, en bas /cf. B-1, b/ elles ne seraient jamais aussi rudes que gardées ici.

MOI = le Lamari c'est glap?

ADRIEN = et oui, toute cette coume par en bas. Si les vaches ou les brebis ne sortaient jamais de là elles seraient bien plus douces d'estomac que celles qui viennent ici, Coume Majou c'est plus rude tu comprends? Et jamais le bétail qui pâture ici ne se développera autant que s'il était gardé par en bas. /.../. Par contre, question de durer, gardées ici les vaches tiendront deux ou trois ans de plus, et les brebis pareil. Maintenant si tu les gardes ici, rien que dans le sec, physiquement elles ne se développent pas autant que dans les bons endroits, dans ce qui est doux, et le rendement en lait ou en quoi que ce soit ne sera pas le même /.../. Le terrain il faut savoir l'utiliser. Le type qui travaille son bien, il doit connaître la nature de ses terrains, il ne suffit pas de dire : "je passe mes bêtes à la clôture, et à partir de là, en avant!", non, non, ça ne tient pas debout. Après il ne faut pas s'étonner des résultats. Il faut que le type ait une compréhension.

MOI = mais, à la Soumère, l'herbe de la Inlo, du Lamari, de toute la coume d'en bas, elle sert davantage pour les vaches que l'herbe des lanes d'Arpos, la souleille au-dessus

ADRIEN = et oui, c'est pour faire davantage de lait

MOI = celle d'Arpos elle va plutôt aux brebis

ADRIEN = et oui, parce qu'elle n'est pas aussi glape. Elles la mangeraient l'herbe de la Inlo, si on leur en donnait, seulement il faudrait que le foin soit travaillé pour. Les vaches aussi elles peuvent en manger de celle de l'autre côté ... Je peux pas te l'expliquer, et même si je te l'expliquais tu n'y comprendrais rien. Trop glap aussi, trop tenues dans le glap, dans le doux, ça ne va pas non plus. A partir du mois de septembre maintenant ce qui compte le plus c'est de savoir comment on doit s'occuper de son bétail, et c'est encore plus important dans un pays comme le nôtre, où on commence à être à une altitude élevée, où le terrain n'est pas sain, ce n'est pas comme dans la plaine. Il ne faut pas aller le flanquer dans la rosée un jour glap, où c'est mouillé, alors ce que mangent les bêtes est déjà tendre, l'humidité là-dessus, ça ne... Ah question de lait ça te leur fait rendre sang et os, seulement ça te les épuise, ça te les nettoie, tandis que si elles sont un peu tenues dans le rude, elles ne forcent pas tant, ni les vaches de lait, ni les brebis. Alors, pour aller bien, il faut une période de sec /"eishut"/, une période de glap. Il faut un mélange. A la bonne période, au printemps, il faut les vallées par là, ce qui est bon. A l'automne, surtout dans ce pays-ci, tu sais qu'il commence à faire froid, on ne peut pas trop utiliser le Lamari ou La Inlo, ils ne sont pas sains, ça ne dégèle pas, et alors ça te rend le bétail plus sensible, plus doux. Il faut l'envoyer par en haut".

Il faut donc du bétail adapté au rêych.

Nous allons voir maintenant comment cette connaissance des complémentarités à micro-échelle (le parcellaire d'un hameau) - dont ce texte n'est qu'un tout petit aperçu - va conditionner l'éco-sociologie des échanges à une échelle

plus vaste.

b) - "Pour la St. Luc /18 octobre/ il y avait au foirail de Seix davantage de bétail de Massat et de Vicdessos que de Seix, Ustou, Rogalle, Soueix et Sentenac /villages de vallées dont Seix constitue le débouché naturel, tandis que Massat, et plus encore Vicdessos, en sont séparés par des massifs montagneux/. Ils venaient en force, et ce n'était pas rare de trouver 5 ou 6000 têtes de bétail à Seix le jour de la St. Luc /donc, du bétail de "race tarasconnaise"; cf. d/.

MOI = ceux de Castillon, est-ce qu'ils allaient à Seix?

ADRIEN = non, ils ne faisaient pas venir de bétail à Seix.

Par contre, à Castillon, tu y trouvais ceux de Melles là-bas, de vers Luchon, d'Aspet, de Boutx, de Couledoux /localités de la Haute-Garonne, limitrophes de la partie ouest de l'Ariège/. De Couledoux qu'est-ce qu'il y en avait ! Maintenant tu n'en vois plus, il n'en vient plus. Avec ces histoires de commerçants qui vont acheter directement dans les fermes, il n'y a plus de foires. /.../.

MOI = et Seix, ils allaient à Castillon?

ADRIEN = ils allaient acheter, simplement acheter eh ! C'est comme ici, dans toute la Rivière d'Esbints, on tenait des moutons. Alors en général les agneaux étaient vendus tu sais, et même il en manquait. Alors il fallait les acheter là où on pouvait. Tu allais acheter et, ensuite, tu ne les gardais pas tous, tu en revendais tout le temps et tu triais les plus beaux pour les envoyer en hivernage.

MOI = on les achetait vers le haut du Biros non? /au-dessus de Castillon la vallée où naît le Lez/.

ADRIEN = oh le Biros, pas trop ! Non, non, non, pour passer l'hiver ici, pour venir ici à Sentenac, ou l'été à Casabède, les bêtes du Biros ne valaient rien. Par là-bas ils ont de ces montagnes douces tu sais. Ce n'était pas ça. On les sortait de Bordes en général, Bordes, Irasein, Balacet, Antras, mais de Seintein et de La Rivière d'Orles non, non. Nous, nous en achetions beaucoup à La Rivière d'Orles, mais c'était pour les revendre eh ! On les achetait à Prosper, celui avec lequel on parlait l'an dernier à Castillon quand tu es venu à la foire avec nous. Le plus beau bétail que j'ai vu sur le foirail de Castillon c'était le sien. Mais il était impossible de garder ici une de ses bêtes : du bétail doux. Il estivait dans tous ces fonds de bois, comme en face là, mais alors du bétail doux, ce qui s'appelle doux complètement /le glap/. Seulement lorsque ses bêtes sortaient à la bonne époque comme ça, quand les brebis commencent à mettre du pis, un peu avant les agnelages, ces brebis et ces agneaux avaient une de ces fraîcheurs ! Mais dès que l'hiver arrivait, alors leur laine se tachait de rouille et les bêtes se desséchaient sur place /sur les parcours rëychs, cf. ci-dessus a/. Tandis que tous ceux qui venaient de Balacet et du reste ça estivait au Barlonguère. Irasein, Antras, Uchentein, eux ils estivaient à L'Isard, maintenant ils n'y vont plus et il n'y a plus de valable, pour dire d'avoir du bétail rude, que ce qui va au Barlonguère et au Trapech, là-haut. Et à l'époque pour partir en hivernage il ne fallait pas avoir du bétail de merde, il fallait qu'elles aient un peu d'estomac autrement tu en étais de la chemise !"

c) - Contre-enquête de 1978, un an plus tard :

"A la foire de Castillon, il venait du bétail de Melles, de Ger de Boutx, de Couledoux, et ils faisaient venir de belles bêtes tu sais, des cari-blancos. Il faut dire que le pays est assez bon pour ça, Couledoux c'est glap tu sais. Mais ce qui venait de Couledoux ne voulait pas prendre ici. Il y a bien dû cependant y en avoir un une fois ... ou est-ce quelqu'un qui a acheté une brebis et qui a gardé l'agneau? sur ça, de sûr je ne peux rien te dire. Toujours est-il que de celles-là tu vois bien qu'il en reste ici. Mais celles qui sont de ce blanc n'ont jamais eu la tête des tarasconnaises. Elles ont la tête des castillonaises, seulement elles sont plus fines et assez douces cel-

*les de cette qualité.*

MOI = *et ici elles n'y prennent pas*

ADRIEN = *prendre, elles y prennent; ah mais elles ne sont jamais aussi rudes que ces létrades que tu vois là. Par contre, pour allaiter leurs petits elles sont fameuses eh ! Elles sont plus douces mais elles sont meilleures du pis. Tiens, celle-là qui passe devant nous, ça par contre ça ne va pas, sa tête ressemble à celle d'une mule. Et les vraies blanches, d'ici, ces cari-blancos et ouëilli roujos ça n'a rien de comparable*

MOI = *alors ce que j'avais trouvé aux Archives, où ils disaient que toutes les castillonnaises étaient rouges, c'est faux?*

ADRIEN = *tu le vois bien ! Moi d'aussi loin que je me souviens, et d'entendre dire les vieux, dans les castillonnaises il y a ? couleurs, et je peux te les trier si tu veux."*

Les textes b et c nous ont permis de voir fonctionner l'éco-sociologie des échanges à l'intérieur de l'aire de la population ovine dite castillonnaise. L'extrait suivant va nous la montrer à l'oeuvre dans les relations tarasconnaise/castillonnaise. Mais ce nouveau texte doit être lu dans son contexte historique : l'entre-deux guerres. Les parcelles les plus glapes/La Inlo, le Lamari, cf. a/ sont alors consacrées aux cultures; celles qui commencent déjà à être soustraites à cette auto-subsistance sont réservées aux vaches traites. A la rigueur les ovins y pacagent un peu au printemps /cf. a/, mais leur menu le plus fréquent c'est le rëych : les lanes d'Arpos, Coume Majou, La Haïje, nous avons rencontré ces parcelles dans les textes précédents. Et voici qu'arrivent les premières tarasconnaises :

d) - MOI = *à quelle époque sont arrivées ici les tarasconnaises?*

ADRIEN = *vers 1920. Le premier ce fut le M. Il voulait se remonter un troupeau et il descendit à la foire à Seix, le jour de la St. Luc /la foire, ce que dans un tel cas CARLIER déconseillait. Pour la St. Luc, cf.b/. Il acheta un petit troupeau de bourrègues de Tarascon, elles venaient de Tarascon, ou Massat, c'était du tarasconnaise quoi ! Oh oh, il ne lui en resta que 3 ou 4 ! Il les gardait ici, à Coume Majou; elles passèrent un bon hiver, mais à peine le printemps arrivé, ici à Coume Majou et à La Haïje, dans la chiscle /prototypé de l'herbe rëych/, tout ça t'a attrapé la malërbo. Puis il alla monter à Bouirèch /défini ailleurs comme : "une montagne de terrain maigre, c'est la plus sale herbe qui soit"/. Il ne lui en resta que 3 ou 4. /.../. Ici, à La Soumère, pour dire de remplir une grange de blanches tu vas pas t'y gagner la vie eh ! Elles n'y résistent pas, et elles ne veulent pas mettre du pis. Peut-être qu'elles en mettraient, mais si elles étaient à La Inlo, dans ces prés là. /.../.*

MOI = *mais pour se répandre comment ça a fait? A Casabède les béliers c'étaient des bêtes d'ici, toujours?*

ADRIEN = *tant que possible oui, tu sais, en société /nom du groupe qui se constituait lors de la pario, Casabède est une des estives de Sentenac/ ce n'était pas facile. Tu avais Le Sogré, Le Pujolat, ils voulaient de bons béliers, si tu n'avais pas ce qu'il faut, ils te le refusaient eh ! Et ne crois pas que chaque année il naisse un bélier dans chaque grange, il ne suffit pas qu'il soit beau ! Alors parfois il fallait en acheter un sur les 5 ou 6 nécessaires. Alors tu allais sur les foirails. Ces béliers, il fallait savoir d'où ils sortaient; mais tu ne trouvais pas toujours ce que tu voulais, il te fallait prendre ce que tu trouvais. C'est comme ça que tout a commencé. Quand on a vu ça, certains ont essayé d'y mettre un bélier blanc. Au premier croisement c'est sorti ... un peu plus fort, mais c'est ensuite, la troisième année on a commencé à se rendre compte de ce qui arrivait. /.../. Mais, ici, à Casabède, nous n'avions jamais perdu la semence des brebis d'ici /"eth seme derai oelhas"/. Milou, lui, n'avait jamais voulu avoir des blancs". /Milou, Emile Coumes Baratch, père de Vincent cité en début de B, fut un des grands majoraous -chef de cabane- de Casabède. Il est aujourd'hui décédé, mais l'ethnozootechnie lui doit une des plus belles définitions des rapports bêtes/milieu :*

"Les premiers jours de l'estivage, les bêtes ne se sont pas encore mises à la température de l'année, elles n'ont pas la résistance à la force de l'herbe que la montagne donne"/.

On comprend le principe qui, ici, sous-tend la distribution des divers types de bêtes en classes ordonnées : un groupe possède deux patrimoines qui le constituent en tant qu'unité de production, l'un purement collectif (la montagne), l'autre fait de l'addition des biens particuliers (les diverses unités de production domestique). La gestion collective du premier fonctionne comme régulateur des pratiques individuelles du second, lesquelles, dans le même temps, agissent à leur tour comme un régulateur limitant l'éventail des choix possibles dans le cadre de cette gestion - chaque associé avait en effet un droit de veto pour chacune des décisions à prendre. C'est, en fait, un système de boucles rétroactives qui structure les pratiques : pour renouveler son cheptel x n'ira pas acheter du bétail d'un endroit e, Tarascon par exemple, s'il sait :

- . que sur ses terres ces bêtes auront du mal à prendre
- . et que, même si elles correspondent à certaines zones de son parcellaire, leurs agneaux ne seront pas reçus comme béliers-communs. Mais, à son tour, parce qu'il a les mêmes droits collectifs que lui, x sera un censeur des pratiques de y, etc ... Et ceci explique en partie pourquoi les cheptels locaux se sont mieux conservés dans des zones où cette gestion collective a plus tardivement éclaté sous les coups de l'exode rural /dans les années 50 encore, La Soumère connaissait les parios, sous une forme dégradée cependant puisqu'elles se déroulaient chez le majoraou/. Tout repose sur un double savoir :
- . connaître son terroir, son climat, ses bêtes, les hommes et les pratiques qui fondent tout cela,
- . connaître, pour d'autres groupes, en d'autres lieux, le même ensemble de paramètres pour, comme l'écrivait CARLIER, choisir à bon escient "*les bêtes homologues*". C'est de cette double connaissance -définissant en fait un système agraire et non pas une race- que la distribution des bêtes innombrables en classes finies tire, ici, sa cohérence.

Et, redisons-le, cherchant à sortir de ce cadre complexe et contraignant -mais par là-même créateur- les notables du 19ème siècle n'avaient plus le choix : ils devaient apprendre à penser autrement et, pour cela, inventer pour parler des bêtes de nouveaux mots, de nouveaux concepts (Nécessité historique, bien sûr).

Reste maintenant à envisager rapidement le second volet du problème : celui plus strictement génétique.

#### B - 4 : génétique bovine : "Era raça dera borda".

Aujourd'hui : "*Les vaches te chient dans les poches*".

Autrefois : "*Era raça*", "*Eth seme derai vacas*". Comment ?

Pourquoi ce changement ? Ce texte répond à ces deux questions.

MOI = comment faire pour reconnaître une bonne laitière?

ADRIEN = Oh ! Là peut-être qu'il faut être plus fort que moi. Mais j'en ai vu assez, et on ne me trompe pas facilement /.../. Tu diras : "*tiens ! C'est une mauvaise bête ça, c'est un vrai bouc*", mais le type qui s'y connaît, qui en a pratiqué de cette catégorie, lui il reconnaîtra que c'est une bonne vache, même si elle a l'allure d'un bouc. Une autre dont on dira : "*ça, c'est une fine, c'est une bonne*", tu n'en tireras qu'un bouc. Alors là il ne faut pas sortir des écoles, il faut y avoir été élevé, s'y être nourri et avoir vu assez de vaches pour pouvoir les comparer et les juger. Et ça ne vient qu'avec le temps : Tu finis par les comparer et, surtout, par connaître les suites qu'elles t'ont laissées, leur descendance, et si elles correspondaient vraiment à ce dont

elles avaient l'air. /.../. Et ça, ça vient de race /"de raça"/, de celles qui ont la race dans le ventre /"era raça en vente"/. /.../. Moi, j'ai autant confiance, quand je les connais eh, à celles qui présentent mal qu'en une belle demoiselle pleine de finesse et qui te chiera dans les poches. Sans vouloir me donner des compétences eh ! Mais j'en ai vu assez tu sais, pendant 54 ans j'en ai traité à Casabède, et il y en avait de toutes. /Ce savoir, bien qu'exprimé dans une langue naturelle, c'est à dire non-formelle, est en fait très proche de nos sciences quantitatives. Il repose, en effet, sur des paramètres qui sont l'objet de mesures, directes ou indirectes. Je n'ai pu, faute de place, le montrer pour les ovins. Pour les bovins, il faut noter que depuis des siècles fonctionnait en estive un véritable contrôle laitier. Afin de partager équitablement les fromages à l'automne, les associés de la cabane mesuraient trois fois en cours d'estive la production de chaque vache : au début, au milieu, à la fin. Aucun problème donc pour, à la pario suivante, décider de quelles vaches proviendraient les taureaux collectifs/. L'une aura le poil long, tu diras : "macarèl ! ça c'est un sanglier !" mais celui qui la soigne, qui la suit deux ou trois mois, il sait ce qui lui sort du ventre et d'entre les jambes ! Et les fines, elles aussi, il les faut dans leurs climats. Ces demoiselles finettes, ce n'est pas à ces climats d'ici qu'elles résisteront. Tandis que les grossières, tu dirais qu'elles sont du coin, voilà, elles supportent mieux et le climat et la nature. /.../.

Et puis, tout dépend de la façon dont elles sont tenues. Les bonnes sont bonnes au bon endroit, et les mauvaises, elles aussi, sont mauvaises dans le bon comme dans le mauvais endroit, les bonnes non plus ne font pas ce qu'il faut dans les mauvais endroits ! Et, ici, il ne faut pas y être né de ce matin !

MOI = et comment choisir les taureaux pour avoir de bonnes laitières?

ADRIEN = Oh ! Oh ! ça c'est hasardeux ! Surtout maintenant, surtout maintenant !

MOI = mais, à l'époque?

ADRIEN = à l'époque !!! Celles qui en avaient de bon dans le ventre /"de bon en vente"/, ça c'était une race d'origine qui venait de longtemps /"ua raça d'origino"/, elle en avait de bon dans le ventre, tu pouvais te fier à une mère, tandis que maintenant tu ne peux plus compter que sur une saloperie, avec ces parachutistes qui sont arrivés dans le pays ! La mère a beau être fameuse, ses enfants seront des gitans ! A cause des croisements et recroisements qu'il y a eu. Malgré tous les signes extérieurs de finesse qu'elles auront /"tota era finessa que't poden mercar"/, que ce soit pour le lait ou n'importe quoi, ça c'est de ce que vous appelez "les améliorées", mais celles-là elles peuvent présenter tous les signes que tu veux /"era mercas"/, non, ça ne vient pas de l'intérieur /"de deguens"/, ça n'y est pas.

MOI = mais il fallait bien choisir un taureau avant d'aller à la montagne?

ADRIEN = et bien oui, mais on se l'élevait /"noirishia"/, il ne venait pas d'une vache qui fût un bouc. A l'époque il y avait des types qui avaient du goût, et celui qui gardait un taureau raisonnait comme ça : "eh bien voilà, j'ai cette race dans ma grange" /"raça ena borda"/, et si ce n'était pas l'un c'était l'autre qui le disait, on gardait toujours un taureau d'une vache comme il faut. Ça venait de combien de temps? de génération en génération. Celui qui le faisait, c'était par goût, pour dire : "voilà, la semence des vaches sera maintenue", et la semence des vaches se maintenait comme ça /"eth seme derai vacas que'i mantegua", tout commentaire est inutile/. /.../.

Mais si, à la pario, les autres bergers, les camarades, n'en avaient pas, il fallait en louer un, ou l'acheter. Et là tu prenais ce que tu trouvais ! Et souvent ça nous jouait de sales tours. Un taureau qui t'aurait fou-tu une sale clique de bêtes pour l'année suivante, quand elles vélaient, tu étais enculé ! Mais, quand même, tu avais toujours la semence des bonnes vaches qui remontait à un long temps /"eth seme de bonoi vacas de beth tems a" peut-on traduire : la part du génotype due à la mère ?/.

Alors même si le taureau te foutait une dégénération, tous les enfants ne ressemblaient pas à leur père, il en restait des comme il faut. A.../. C'est comme ici, à La Soumère, tu avais ceux du Ritou qui avaient de bonnes vaches : bonnes, les prés les en rendaient et eux, de leur côté, avaient de bonnes vaches /Phrase clé : cette "science-pratique" n'eut pas historiquement à se dégager de la métaphysique pour acquérir un objet autonome. L'enfant qui naissait dans ce milieu et s'y "nourissait" se trouvait devant un tout indissociable dont cependant il ne confondait pas les parties : d'une part l'ordre du génotype -la semence des bonnes vaches- d'autre part les conditions de milieu permettant des phénotypes qui réalisent ou non ces qualités -les prés les en rendaient-. Je n'ai pas la place de publier ici d'autres preuves de cette science, elles existent bien sûr./. Alors, chez les Ritou, ils élevaient un taureau. Oh ce n'était pas pour le présenter à Paris ! Mais celles qui leur sortaient des couilles, elles étaient aussi belles que celles qui y vont à Paris ! Seulement ils avaient cette origine depuis longtemps /"qu'era ua origino qu'avian de tems"/. /.../.

Et puis on étudiait beaucoup de choses, les vieux observaient beaucoup. Il y avait les mêmes inconvénients qu'aujourd'hui. Il ne fallait pas laisser un taureau d'une vache qui retienne son lait, qu'elle le porte d'origine eh; d'une vache qui renverse sa matrice non plus /"ua tiraira de mairs"/, parce que si une vache renverse la matrice, son fils le transmettra à sa descendance, là tu peux en être sûr. /Je coupe un passage où, en dix pages, Adrien passe en revue les vices héréditaires, dont certains ne se manifestent qu'après plusieurs générations/.

Et tout ça, nous l'avons connu, et je le sais. Alors ça, ce n'est pas dans les pépinières qu'ils peuvent aboutir à des résultats sérieux, ils ne peuvent pas suivre les conséquences; de belles bêtes, ça tant qu'on veut, ils peuvent le faire mieux que nous; mais pour le reste il faut du temps, et ils ont tort, s'ils veulent arriver à une solution pour quelque race que ce soit, de ne pas subventionner, payer, des gens qui veulent à nouveau faire du travail sérieux; même si ce n'était pas grand chose, donner au moins goût pour sélectionner à nouveau la semence du bétail /"eth seme deth bestia"/. Et ça, tu peux le leur faire écouter, quand bien même ce serait un vétérinaire, je ne retire pas ma parole".

J'aurai au moins rempli cette mission. Je dois ajouter qu'après des débuts laborieux, c'est dans la voie que conseille ici Adrien que se sont engagées les opérations de sauvegarde de la castillonnaise. Et ce fut une des premières retombées concrètes de notre collaboration avec l'I.N.R.A. C'est sur ce problème que je voudrais conclure; des textes comme celui-ci n'ayant besoin, pour commentaire, que du silence.

## II - CONCLUSION

L'analyse sémantique des textes a mis en évidence un certain nombre de réalités dont il se trouve qu'elles rejoignent les interrogations des généticiens contemporains. Sur le plan épistémologique il faut préciser que cette analyse, à ses débuts, n'était absolument pas informée de celles-ci. C'est donc par une voie autonome et spécifique qu'elle les a rejointes, et ceci, pensons-nous, valide ses méthodes. Il revient à J.C. FLAMANT d'avoir permis qu'un pont unisse l'une et l'autre. Résumons d'abord :

-CARLIER + TEXTES ORAUX B-3, a,b,c,d : la classification animale tire sa cohérence d'une double connaissance -les paramètres constitutifs d'un "milieu" m; les autres "milieux", analogues, complémentaires ou opposés- laquelle définit en fait des systèmes agraires et non pas une race, au sens qui, en zootechnie, devint dominant à partir du 19ème pour des raisons ni naturelles, ni scientifiques.

Première conclusion : traduire, aujourd'hui, "era raça" chez Adrien, ou "La ra-

ce" chez CARLIER, par "le système agraire" c'est éviter un contre-sens; traduire par "la race" c'est en commettre un grave. Paris n'est pas Lutèce.

Seconde conclusion, en forme de question : hormis le fait que le laboratoire, ici, est au grand air, en quoi les modalités constitutives de ce savoir diffèrent-elles de celles qui fondent la biologie, telles que F. JACOB les analyse : "Pour faire naître un phénomène, il suffit de placer un être vivant, un organe, un morceau de tissu, dans des conditions de milieu aussi définies que possible /pourquoi pas Couledoux?/ puis de faire varier systématiquement chacun des paramètres du milieu /et pourquoi pas La Inlo, Coume Majou, Bouirêts et Casabède?/. Il n'est pas exagéré de dire que depuis Cl. Bernard cette manière de procéder constitue la principale activité des laboratoires de biologie". (Op.cit. p.205).

D'accord, dira-t-on, pour les modalités constitutives, mais ce savoir n'est que pratique, et, à la limite, il ne se connaît pas lui-même. Ainsi raisonne F. JACOB : "On ne réussit à extraire un ordre du hasard que par le traitement statistique de grandes populations. /.../. C'est à ce prix que l'hérédité devient objet d'analyse. Aux humeurs, aux forces obscures qui, depuis l'antiquité, semblaient façonner les caractères des êtres vivants, la méthode expérimentale vient /avec Mendel/ substituer de la matière, des particules et des lois". (p.226-227).

Soit.

Alors répétons :

- CARLIER + TEXTES ORAUX B-3 et B-4 : "il faut avoir vu assez de vaches, et ça ne vient qu'avec le temps : tu finis par les comparer et connaître les suites qu'elles t'ont laissées ...". Avec le temps ..., la civilisation qui porte Adrien est millénaire, de quoi se débarrasser du hasard ! En fait, la différence entre son savoir ou celui de CARLIER, et les théories de MENDEL ou JACOB, ne se situe pas dans l'écart entre ici une explication scientifique, là le discours mythique des "forces obscures". On l'a sans doute remarqué : CARLIER et Adrien ne parlent pas de "causes" mais de "rapports". Leur problème n'est pas ontologique : pourquoi la différence? qui est premier, l'oeuf ou la poule? Il est pratique : compte tenu d'une réalité qui est là, devant moi, construite par mes ancêtres, comment faire pour y vivre? Que, d'autre part, Adrien soit un remarquable connaisseur des mythes pyrénéens, que CARLIER, p.153, délire en citant la Bible les brebis de Jacob qui mirent bas des agneaux tachetés pour "avoir contemplé des bâtons bigarrés", n'a, ICI, rien à voir. Tous deux se situent alors à un autre niveau de la connaissance, qui d'ailleurs intéresse aussi le sémanticien, mais à un autre titre. On a trop longtemps confondu ces deux niveaux de la parole /pb. identique avec le savoir horticole des indiens de l'Amazonie, cf.A.M. D'ANS, bib.9/. Pour qu'une pratique puisse se perpétuer à travers les générations, il faut que les hommes vivants qui la mettent en oeuvre sachent aussi la dire, même si ce discours est un discours masqué.

Double masque d'ailleurs, puisque sont venues s'y ajouter les fausses pistes sur lesquelles les notables du 19ème ont lancé le concept "race". Or décrypter les vraies logiques de tous ces sens cachés ne peut se faire sans une collaboration effective des humanistes et des scientifiques. Notre temps redécouvre un peu tard cette nécessité. En veut-on une preuve? On s'inquiète aujourd'hui de l'homogénéisation des cheptels. Bonne chose. (Mais à quoi servent des conservatoires de gènes, ou, dans des Parcs, quelques troupeaux reliques, si les hommes ne sont pas là qui, dans leur "milieu", savent utiliser ce produit de leur art : des ovules et du sperme? Et, si ces hommes ne sont plus là -encore faut-il s'en assurer vraiment- la reconstitution, ce "remède aux injustices de l'histoire", des savoirs oubliés reste indispensable.

Mais cette collaboration suppose que dans l'élaboration des programmes, comme dans leur financement, les sciences humaines ne soient plus la cinquième roue du carrosse : alibi au pire folklorique et au mieux humaniste. Le fait

qu'un projet de programme de recherche sur les populations bovines méridionales ait pu être, sur la base des conclusions de cet article, établi en commun par l'I.N.R.A. et l'U.R.L. 8, le fait que, ces jours-ci, il ait reçu un avis favorable, tout cela est, en ce sens, un signe positif. Mais, on vient de le voir, un signe, à lui seul, ne fait pas une langue, encore moins un discours. Il faut aller plus loin dans le sens du dialogue. Ce sont d'ailleurs, parmi les scientifiques, ceux dont la discipline semble la plus théorique, la plus éloignée des problèmes concrets d'aménagement, qui nous incitent à cette tâche urgente : *"La science d'aujourd'hui ne peut plus se donner le droit de nier la pertinence et l'intérêt d'autres points de vue, en particulier d'entendre ceux des sciences humaines, de la philosophie, de l'art. /.../. Si la science elle-même invite aujourd'hui le scientifique à l'intelligence et à l'ouverture, si les alibis théoriques au dogmatisme et au mépris ont disparu, il reste la tâche concrète, politique et sociale, de créer les circuits d'une nouvelle culture"*.

(I. PRIGOGINE. Prix Nobel de chimie en 1977, et I. STENGERS "La nouvelle Alliance - Métamorphose de la science", NRF Gallimard, 1979. Page 64).

### BIBLIOGRAPHIE

- . 1 B. BESCHE-COMMENGE. De la notion de race au concept de population, les concours bovins en Ariège depuis 1823. in : Les concours de bétail. Ethno-zootecnie N°28, 1981 - p. 59-75.
- . 2 B. BESCHE-COMMENGE. Le Savoir des Bergers de Casabède. Travaux de l'I.E.M.; E.R.A. 352 du C.N.R.S. Université de Toulouse le Mirail. 1977. Vol.II. 127p. + table.
- . 3 D. BEGUE, D. DECOMPS, J.L. FOSSAT. Bibliographie du domaine économie agricole (B.B.G. ECO-AGRI-1). U.R.L. 8 - I.L.F./C.N.R.S. 14ème Circonscription - Toulouse - juin 1981. 177p. + table.
- . 4 MOSCÓVICI. Essai sur l'histoire humaine de la nature. Flammarion. Coll. Champs, N°10. 1977. 569p.
- . 5 B. BESCHE-COMMENGE. Un carnet de saillie. Cahiers d'Etudes Romanes 1. Université de Toulouse le Mirail. 1979. p.5-30.
- . 6 H. DAUBIN. Les classes zoologiques et l'idée de série animale en France à l'époque de Lamarck et de Cuvier (1790-1830). Thèse de Doctorat d'Etat. Paris, Librairie Félix Alcan. 1926.
- . 7 A. JACQUARD. Eloge de la différence, la génétique et les hommes. Paris, Seuil. 1978. 217p. + table.
- . 8 F. JACOB. La logique du vivant. Paris, N.R.F. Gallimard. 1970.
- . 9 A.M. d'ANS. Le dit des vrais hommes. Coll. 10/18, N°1198. Paris, U.G.E. 1978. Introduction, p.11-55.

Il faut ajouter : CARLIER. Traité des Bêtes à laine et Méthode d'élever et de gouverner les troupeaux aux champs et à la bergerie. De l'Imprimerie Louis Bertrand - COMPIEGNE. 1770. 981p.